

Une héroïne

contemporaine

(suite et fin)

L'APPEL fait et les vedettes relevées, le P. Benvenuto venait se placer au milieu de nous et alors tous les genoux fléchissaient devant le signe sacré de notre Rédemption. Oh ! il y avait quelque chose de vraiment grand dans cette prière en plein air, par ces hommes unis dans une même pensée, dans un commun désir, par ces hommes qui combattaient presque tous avec la certitude d'être vaincus, et qui ne demandaient à Dieu que la grâce de ne pas faiblir dans la voie où le devoir et l'amour de la patrie les avait engagés, dans cette voie qui n'avait d'autre issue que la mort ou la déportation. Bienheureux ceux qui mouraient ! Ils allaient grossir les phalanges des glorieux martyrs. Les autres, formés en longs convois, se mettaient en marche pour le Caucase ou la Sibérie, après avoir dit, dans un regard, aux parents et aux amis échelonnés sur leur route, le terrible : *Do nie widzénia !* (A ne plus nous revoir.)

Beaucoup de ces malheureux, attachés deux à deux, souvent une dizaine à une barre de fer, étaient menés dans la direction de Kiéro, et ceux qui résistaient aux misères de ce terrible voyage continuaient à marcher à travers la Grande-Russie. Une *sotnia* (compagnie) de cosaques surveillait et enveloppait de toutes parts ces innocents chargés de fers comme les criminels. La lance ou le fouet excitait à la marche le retardataire épuisé ou malade. Le silence résigné était le seul refuge contre la brutalité des soldats d'escorte qui avaient, du reste, pour sévère consigne de ne point épargner le sang *des chiens de Pologne*. Toute plainte ou toute rébellion appelait aussitôt une grêle de coups sur le coupable, quand elle ne lui valait pas quelque blessure grave et quelquefois la mort.

Lorsque nous arrivâmes au camp, le P. Benvenuto, qui nous avait précédés avec des éclaireurs, y était déjà depuis quatre heures. C'est lui qui fut chargé de recevoir cent volontaires qui nous arrivaient de la Galicie. La plupart étaient vêtus de kontusz gris (habit, à brandebourgs) avec une large ceinture de

goral montagnard : ils étaient coiffés de la *rogatka* (bonnet carré comme le haut du *czapka* des lanciers). Ils portaient un fusil de chasse à deux coups et une petite hache à la ceinture ; chacun d'eux était muni d'un sac de toile et d'un cornet de chasseur. Ceux-là, on pouvait les considérer comme les réguliers de la bande. C'étaient des étudiants de Lemberg et de Cracovie. D'autres venaient ensuite, couverts de la tunique du paysan et armés de la faux légendaire : c'étaient des *kossynierz* (faucheurs) moitié soldats, moitié paysans, et fameux dans toutes les guerres de la Pologne. On voyait enfin des patriotes de tout âge, de toute condition, citadins, villageois, catholiques, protestants, juifs ; les uns portant l'habit noir, les autres la blouse de l'ouvrier. Les armes n'étaient pas moins variées que les costumes : des épées de parade, des sabres émoussés dans les grandes guerres napoléoniennes, de vieux mousquets du temps de Sobieski, des halberdards et même des francisques gauloises. Cet assemblage discordant d'éléments disparates qui réunis ailleurs, eussent produit un effet grotesque, empruntait aux circonstances et aux lieux un caractère imposant, grandiose même, et profondément émouvant.

A l'extrémité de la clairière, le P. Benvenuto était en prières devant un grand Christ étendu sur la croix. Lorsqu'il se releva, il attacha au bout d'une lance un grand drapeau amarante et blanc, le drapeau polonais, portant d'un côté l'image de Notre-Dame de Czenstochowa, patronne de la Pologne asservie, et de l'autre le cavalier lituanien avec l'aigle blanc. Il planta l'étendard devant la croix et fit signe aux volontaires de déposer leurs armes. Lorsque chacun eut pris sa place, le prêtre se recueillit un instant. Ses joues creuses, ses pommettes saillantes, sa longue barbe blanche, son front sillonné de rides et de glorieuses cicatrices lui composaient une physionomie pleine d'énergie et de majesté, qui imposait la vénération :

— Frères, dit-il, c'est une œuvre sainte, mais redoutable, que celle à laquelle nous nous vouons. Elle est au-dessus des courages vulgaires, et avant de vous y engager davantage, il faut que vous sachiez ce qui vous attend et ce que nous exigeons de vous.

Les patriotes écoutaient la tête découverte devant la croix et l'étendard ; autour d'eux, comme pour les protéger, les forêts natales